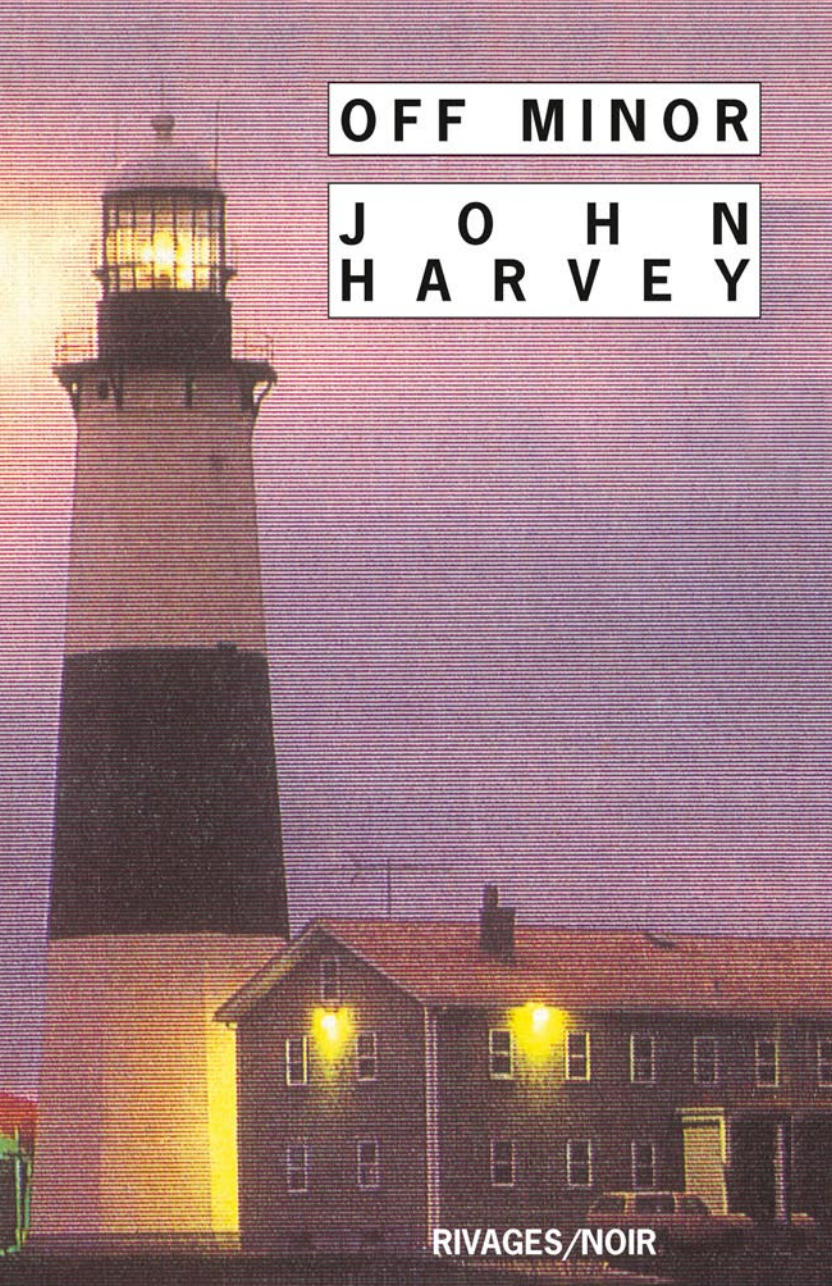
OFF MINOR

JOHN HARVEY



RIVAGES/NOIR

« Une fois que le patron serait au courant, il se chargerait sans doute de prévenir lui-même les parents de la gosse. Et c'était une chose que Millington détestait plus que tout, et qui lui soulevait le cœur : regarder en face des gens dont le visage se décompose, et leur raconter des mensonges. » Quand la petite Emily est enlevée, Charlie Resnick craint le pire. A peine quelques jours plus tôt, le corps d'une autre fillette de six ans a été découvert, caché dans deux sacs poubelles, à l'intérieur d'un entrepôt désaffecté. Pour le policier, l'affaire est particulièrement difficile ; l'opinion publique s'impatiente, les médias se déchaînent et Resnick lui-même est hanté par l'idée qu'un assassin pédophile rôde dans la ville.

Pour cette quatrième enquête de l'inspecteur Resnick (*Cœurs solitaires, Les Etrangers dans la maison, Scalpel*), placée sous le signe du morceau de Thelonious Monk *Off Minor*, John Harvey s'attaque au délicat sujet de la pédophilie. Il le fait avec la justesse, la pudeur et l'humanité qui caractérisaient ses précédents romans.

Du même auteur
chez le même éditeur

Cycle Charlie Resnick

Cœurs solitaires
Les Étrangers dans la maison
Scalpel
Off Minor
Les Années perdues
Lumière froide
Preuve vivante
Proie facile
Now's the Time
Derniers sacrements
Cold in Hand
Ténèbres, ténèbres

Cycle Frank Elder

De chair et de sang
De cendre et d'os
D'ombre et de lumière

Anthologies

Demain ce seront des hommes
Bleu noir

Cycle Will Grayson et Helen Walker

Traquer les ombres
Le Deuil et l'oubli

Autres

Couleur franche
Lignes de fuite

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Titre original : *Off Minor*

© John Harvey, 1992
© Éditions Payot & Rivages, Paris,
pour la traduction française
ISBN : 978-2-7436-3390-5

John Harvey

Off Minor

Traduit de l'anglais
par Jean-Paul Gratias

Collection dirigée
par François Guérif

Rivages/noir

Pour Colin, qui a eu la foi et a su la garder.

Remerciements

Les vers figurant pp. 281-282, extraits de « Infinite Beasts » de Rhoda McAdam (in *The Hour of the Pearl*, Thistledown Press, Saskatchewan, Canada, 1987), sont reproduits ici avec l'autorisation de l'éditeur.

Bien que l'action de ce roman ait pour décor une ville véritable, il s'agit d'une œuvre de fiction, dont les péripéties et les personnages n'existent que dans ses pages et dans l'imagination de l'auteur.

1

Il est assis de l'autre côté du bar, juste en face de Raymond, et ne le quitte pas des yeux, le mettant au défi de venir l'aborder – le type qui lui a planté sa lame dans la peau, l'homme au couteau.

Cela remonte à six semaines. Un samedi soir comme celui-ci, mais plus froid. L'air que Raymond rejette se condense en petits nuages blancs. Pour rejoindre la place, il tourne devant le *Royal*. À ce moment, Raymond n'a aucune raison de remarquer ces gars-là plus que d'autres ; quatre jeunes, en bras de chemise, dix-neuf, vingt ans, qui font une virée en ville. Chemises blanches et cravates neuves, achetées le matin même chez River Island ou Top Man. Les mains enfoncées dans les poches de leurs pantalons, qui sont de couleur sombre et coupés amples à la taille. Des grandes gueules. Ils apostrophent les filles en minijupe ou en short qui pressent le pas et s'esclaffent, dans un cliquetis de talons aiguilles.

– Hé, toi, là-bas !
– Quoi ?
– Toi !
– Ouais ?

Raymond en a bousculé un. Bousculé, c'est beaucoup dire. C'est à peine si son épaule a effleuré la che-

mise du type au moment où il tournait l'angle, tout contre la vitrine du magasin Debenham.

– Regarde un peu où tu vas, bordel !

– Bon, d'accord, je voulais pas…

Les quatre gars l'encerclent. La place manque pour les explications.

– Écoutez…

Un geste d'apaisement : Raymond lève les deux mains, paume vers le ciel. Grave erreur.

Le plus proche le frappe. C'est davantage une bourrade qu'un coup, mais il n'en faut pas plus pour plaquer Raymond contre le verre froid de la vitrine. L'éclair de frayeur qui traverse son regard suffit à les faire revenir à la charge.

– Enfoiré !

Alors, ils s'y mettent tous. Raymond sent à peine leurs coups, sauf qu'il se retrouve à genoux et que l'un des quatre, prenant son élan, le frappe du bout de son mocassin. Raymond pousse un cri. Et ça, bien sûr, ils adorent. Ils ont tous envie de lui en faire baver pour de bon, à présent, de le bourrer de coups de pied pendant que le reste de la ville les contourne sans leur prêter attention : il est encore temps de boire quelques bières, de se payer quelques tranches de rigolade, puisque la soirée est à peine commencée et que tout le monde veut s'amuser.

Raymond agrippe une jambe et tient bon. Un talon lui écrase le mollet ; à travers le pantalon, il referme les mâchoires sur une cuisse et mord de toutes ses forces.

– Nom de Dieu ! Espèce de salopard !

– Connard !

Une main agrippe sa chemise, le soulève pour que le prochain coup porte mieux. Un visage déformé par la colère. Douleur. Tandis qu'il recule vers la vitrine en trébuchant, Raymond aperçoit la lame, le couteau.

Puis l'arme disparaît dans une poche et les quatre types s'éloignent. Ils traversent la rue d'un air suffisant, puis se mettent à courir.

À présent, c'est le même visage que Raymond regarde : des yeux marron, l'ombre d'une moustache naissante. Son agresseur est assis à une table avec trois autres personnes. Ils sont tous penchés en avant, tandis qu'une fille permanentée, marquée de suçons violacés, s'efforce de finir son histoire drôle sans éclater de rire. Mais le jeune que Raymond a reconnu n'écoute pas vraiment l'histoire. Il a identifié Raymond, maintenant, il se souvient. D'un air important, il se lève et se dirige vers le comptoir, son verre vide à la main. Il commande une nouvelle pinte de bière, une Heineken à la pression, la paie, attend de recevoir sa monnaie, et pendant tout ce temps il quitte à peine des yeux le visage de Raymond. Les lèvres pincées, c'est avec les yeux qu'il sourit en se redressant. Allez, viens, connard ; approche un peu, espèce de pédé foireux. Qu'est-ce que tu vas bien pouvoir faire, hein ?

Ce que Raymond a fait, ce samedi soir d'il y a six semaines, c'est se laisser glisser en douceur le long de la vitrine pour s'asseoir par terre, tandis que les passants contournent ses jambes ou passent par-dessus. Au début, la peur l'empêche de tâter l'endroit où le coup a été porté, la chair tendre, au-dessus de la hanche, que la lame a entaillée. Puis, d'une démarche mal assurée, s'arrêtant tous les douze pas, il contourne le cercle d'arbustes que décorent une culotte abandonnée là par une inconnue, des croûtes de pizza et de la purée de pois, des emballages de Burger King et de Kentucky Fried Chicken, puis il passe devant les toilettes et atteint la rangée de taxis stationnés au bout de la place.

– À l'hôpital, dit-il, s'installant sur le siège avec une grimace.

– Quelle entrée ?

– Les urgences.

Devant eux, une farandole de danseuses costumées traverse le passage pour piétons – Minnie Mouse, la Reine de Mai, Madonna – une soirée entre femmes qui s'extériorisent bruyamment.

Quand ils arrivent à l'hôpital, le chauffeur fulmine parce que Raymond a mis du sang sur la banquette, et il essaie de lui faire payer la course deux fois plus cher. L'infirmière de garde doit lui faire épeler son nom trois fois de suite, et chaque fois Raymond donne une réponse différente, parce qu'il ne va pas lui donner son vrai nom, quand même ? On nettoie sa plaie, juste assez pour lui mettre un pansement provisoire, puis on lui donne du paracétamol et on le fait attendre dans un couloir. Au bout d'une heure, ou presque, il en a assez de traîner là. Il trouve un autre taxi au rez-de-chaussée, et il rentre chez lui.

Pendant les premiers jours, chaque fois qu'il va aux toilettes, il soulève l'emplâtre qu'il a appliqué sur le pansement pour le maintenir en place, et il vérifie qu'il n'y a aucun début d'infection, sans vraiment savoir à quoi ça pourrait ressembler. Tout ce qu'il voit, c'est une croûte de plus en plus sombre, qui ne dépasse pas les deux centimètres et demi en longueur, quatre en hauteur, entourée d'une meurtrissure qui change de couleur alors même qu'elle commence à s'estomper.

Raymond retourne donc au travail, et il oublie presque l'incident, sauf quand il lève les bras ou qu'il soulève quelque chose de lourd – un quartier de bœuf, par exemple. Ce qui lui reste en mémoire, en revanche, c'est le visage plaqué contre le sien, au moment où la lame se plantait dans sa chair. Raymond ne risque pas de l'oublier, surtout maintenant qu'il se trouve à

peine à six mètres de lui. Le type se rassoit avec ses amis, mais son regard revient se poser brièvement sur Raymond de temps à autre. *Quoi ? T'es encore là ?* Très bien. La dernière chose que Raymond souhaite, c'est lui donner l'impression qu'il pourrait avoir peur. Intérieurement, il se force à compter jusqu'à dix, repose son verre, compte jusqu'à dix une nouvelle fois, se lève, attend que le type tourne la tête vers lui et soutient son regard – voilà – puis il sort franchement du bar comme s'il n'avait pas le moindre souci au monde.

Une fois dans le couloir, au lieu de tourner à gauche vers la rue, Raymond part dans l'autre sens et prend l'escalier qui descend aux toilettes. Un bonhomme en chemisette à carreaux, les deux bras tendus devant lui pour prendre appui contre le mur, se vide la vessie avec délectation. Raymond ouvre la porte de la première cabine. Elle n'a pas de verrou. Il se glisse dans la seconde et pousse aussitôt la targette. Il fait coulisser la fermeture à glissière de son blouson de cuir – quarante livres à l'éventaire qui se trouve juste derrière le marché aux poissons, une affaire à saisir qui ne se représentera pas de sitôt – et il plonge la main dans la poche intérieure. Le manche de son cran d'arrêt est quadrillé ; c'est rassurant de le sentir au bout de ses doigts, au creux de sa paume. L'ongle du pouce avec lequel il fait jaillir la lame est sérieusement rongé, presque jusqu'à la lunule. De l'autre côté de la porte, devant les urinoirs, un type chante *Scotland the Brave*. Dans le cabinet voisin, quelqu'un essaie de se faire vomir. D'une main sûre, Raymond fait glisser sa lame de bas en haut, de haut en bas. Avec la pointe, il grave ses initiales sur le mur, au-dessous de la chasse d'eau. Finalement, il transforme le R en B, le C en D.

Tandis que le couteau entame la peinture, Raymond imagine qu'il se retrouve face à face avec son agresseur, dans un endroit noir de monde, ou bien désert,

ça n'a pas d'importance : ce qu'il faut, c'est qu'au moment où Raymond le plante, il sache à qui il a affaire. « Raymond Cooke. » Tout est dans la façon de le dire. Pas besoin de crier, à peine un chuchotement. « Raymond Cooke. Tu te souviens ? »

De retour dans le bar, où les clients sont plus nombreux, à présent, Raymond a besoin d'un bon moment pour se rendre compte que le type est parti.

2

La petite a disparu en septembre. Cela fait deux mois. Un total de soixante-trois jours, depuis ce premier match à domicile auquel assistait Resnick au début de la saison. Il avait pris place dans la tribune, au stade de Meadow Lane, gagné par l'enthousiasme qui est de rigueur en début d'année. Au centre de la défense, un nouvel arrivant fait ses débuts ; on l'a engagé pendant l'intersaison. À la dernière page du journal local, les deux attaquants sourient de toutes leurs dents, chacun promettant d'être le premier à atteindre leur objectif commun, qui est de marquer trente buts. Il y a des jeunes pleins de talent, aussi, tout frais sortis de l'équipe junior et de la réserve – déjà deux joueurs de moins de vingt et un ans parmi les titulaires ! Tandis qu'il s'éloigne du stade après le coup de sifflet final, assommé par un match nul zéro à zéro contre une bande de tâcherons et de bricoleurs de la ville voisine, Resnick se demande s'il ne va pas passer à la P.J., mais change bientôt d'avis. La rumeur se répand que Nottingham Forest a gagné 4-1 à l'extérieur, et il n'a pas envie de subir les remarques sarcastiques de ses collègues : ils ne manqueront pas de lui rappeler que, tant qu'à encourager l'une des deux équipes locales, mieux vaut choisir la bonne. Comme s'il avait besoin d'eux pour le savoir ; comme si ce n'était pas là, justement, le principal intérêt de l'affaire.

Ce qui veut dire que ce n'était pas l'inspecteur principal, mais son second qui était de permanence à la P.J. quand l'appel est arrivé.

Graham Millington n'aurait pas dû se trouver là non plus, en fait. Logiquement, il aurait dû être chez lui, dans son jardin, profitant de l'automne avant que l'automne ait raison de lui. Dans son jardin, ou dans le Somerset. À Taunton, pour être précis. Sa femme et lui auraient dû être à Taunton, à avaler un breuvage infâme à base de thé Earl Grey et des sandwiches aux œufs durs et à la salade, en écoutant la sœur de sa femme et l'individu lamentable qui lui servait de mari pérorer à n'en plus finir sur la montée de la criminalité, la couche d'ozone, et l'érosion de l'électorat conservateur. Et Jésus. La belle-famille de Millington : les véritables chrétiens de la droite réactionnaire, assis à la droite de Dieu et proches de la nature, et capables de lui offrir en même temps un autre sandwich pain complet-laitue-concombre et des conseils pour éviter les pluies acides sur ses revers de pantalon.

La tête d'enterrement de Millington et ses mises en garde interminables concernant les embouteillages sur la M5 avaient fini par payer. « Très bien », avait déclaré sa femme, croisant métaphoriquement les bras devant sa poitrine, « nous n'irons nulle part. » Aussitôt, elle s'était enfermée dans le salon avec un guide illustré de la Tate Gallery, une nouvelle biographie de Stanley Spencer et une paire de boules Quies : pour ce trimestre, son programme d'histoire de l'art commençait par une nouvelle approche des visionnaires anglais. Millington avait mis un tuteur à quelques dahlias, étêté ce qu'il restait des roses, et même sérieusement envisagé d'épandre de l'engrais sur la pelouse du jardin de derrière. Le ressentiment que manifestait sa femme lui pesait terriblement ; l'air renfrogné, installée sur le canapé récemment refait, elle était

plongée dans les reproductions de ces tableaux atroces qu'elle lui avait montrés. Et qui représentaient quoi, déjà ? Ah, oui. Des vaches à Cookham-on-Thames, je vous demande un peu ! Bon sang !

Il n'était pas au bureau depuis dix minutes, à peine le temps de chauffer la bouilloire et de préparer le thé, quand le téléphone sonna. Gloria Summers. Vue pour la dernière fois sur les balançoires du terrain de jeu de Lenton, peu après treize heures. Parents, voisins, amis : personne ne l'avait revue. Pas depuis que sa grand-mère l'avait laissée seule un instant pour aller faire une course, tout juste deux rues plus loin. Attends-moi là bien gentiment, ma chérie ; je reviens. Gloria Summers, six ans.

Millington nota tous les détails, avala une ou deux gorgées de thé avant de joindre Resnick au téléphone. Au moins, une fois que le patron serait au courant, il se chargerait sans doute de prévenir lui-même les parents de la gosse. Et c'était une chose que Millington détestait plus que tout, et qui lui soulevait le cœur : regarder en face des gens dont le visage se décompose, et leur raconter des mensonges.

L'appel épargna à Resnick un choix délicat : un samedi soir à tenir le bar au Club polonais, en regrettant tout le temps de ne pas être resté chez lui, ou un samedi soir à la maison, à regretter de ne pas être allé au club. Il appela Maurice Wainwright, pour s'assurer que tous les agents en tenue avaient été alertés, toutes les voitures de patrouille réorientées, et qu'aucun renseignement nouveau ne leur était parvenu. Six heures du soir : Resnick se dit que le commissaire principal écoutait probablement le bulletin d'information à la radio, et il avait raison.

– Je vois que votre équipe a pris un bon départ, Charlie, dit Jack Skelton.

– Ils n'ont jamais réussi à entrer dans la partie, monsieur le commissaire.

– Comme d'habitude, ils ont dû trop tarder à se remettre au travail, probablement.

– C'est ce qu'il me semble aussi, monsieur le commissaire, conclut Resnick avant de lui parler de la petite fille qui avait disparu.

Skelton l'écouta sans rien dire ; en fond sonore, Resnick entendait la voix désincarnée du journaliste de la radio, et, la masquant par moments, celle d'une femme, l'épouse ou peut-être la fille de Skelton, il n'aurait su le dire, qui posait des questions.

– Cinq heures, Charlie. D'une façon ou d'une autre, cela ne fait pas si longtemps.

La petite avait pu sauter de la balançoire et, se rendant compte que sa grand-mère n'était plus là, prendre peur, partir à sa recherche et se perdre. La mère d'une autre gamine, une femme qui aurait pourtant dû se montrer plus avisée, l'avait peut-être invitée à partager un goûter avec des petites amies : un gâteau, du Coca, et une cassette de dessins animés louée pour l'occasion, dans laquelle des animaux anthropomorphes se livrent les uns sur les autres à des violences inqualifiables tandis que les petites filles rient aux larmes. À moins qu'elle ne soit installée au *Savoy*, un peu plus loin dans la même rue, les mains poisseuses d'avoir mangé trop de pop-corn, embarquée dans une autre fête d'anniversaire. Toutes ces explications étaient plausibles ; cela s'était déjà vu.

Ensuite, il faudrait envisager d'autres possibilités.

Ni Resnick ni Skelton n'éprouvaient le besoin de formuler à voix haute les craintes qui les rongeaient.

– Vous vous rendrez au domicile de la petite, dit Skelton.

Ce n'était pas une question.

– Tout de suite.

– Tenez-moi au courant.

Reposant à terre le petit chat qui avait grimpé sur ses genoux, et qu'il avait machinalement caressé derrière les oreilles, Resnick se dirigea vers la porte.

La nuit tombait. Çà et là, quelques fenêtres éclairées donnaient à la façade de la tour d'habitation l'apparence d'un puzzle inachevé. Quittant la route principale, Resnick passa entre le cinéma et un garage ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre et il gara sa voiture après le virage de la bretelle d'accès. Un groupe disparate de gamins, dont l'aîné n'avait pas plus de quatorze ans, se dispersa à son approche. Il fut étonné de trouver l'ascenseur en état de marche, mais moins surpris, en revanche, par la forte odeur d'urine, les murs couverts de graffitis où se mêlaient serments d'amour et messages de haine.

Quelqu'un avait repeint la porte du numéro 37 d'un vert sombre, mat. Le dernier coup de pinceau, dans le bas, n'avait pas couvert toute la largeur du panneau, comme si le barbouilleur avait subitement manqué de peinture ou d'énergie.

Resnick enfonça le bouton de la sonnerie. Comme il n'était pas sûr qu'elle fonctionne, il fit aussi claquer le volet de la boîte à lettres.

Les échos étouffés de rires télévisuels qu'il percevait à travers la porte se firent plus discrets encore.

– Qui est-ce ?

Resnick se recula d'un pas, pour qu'on puisse le voir plus facilement à travers le judas, et il brandit sa carte de police. La distorsion caractéristique du viseur circulaire, avec sa perspective sur 180 degrés, montra à Edith Summers un homme corpulent, au visage large, de grande taille sous les plis irréguliers de son imperméable ouvert ; le nœud desserré de sa cravate

à rayures pendait plusieurs centimètres sous le col de chemise auquel manquait le dernier bouton.

– Inspecteur Resnick. J'aimerais vous parler de Gloria.

Deux verrous furent repoussés maladroitement, une chaîne ôtée de son crochet, le pêne de la serrure glissa.

– Madame Summers ?

– Vous l'avez trouvée ?

Lent mouvement de tête, de droite à gauche.

– Je crains que non. Pas encore.

Les épaules d'Edith Summers s'affaissèrent. L'angoisse avait déjà épuisé presque tout ce qu'il lui restait d'espoir. Les bords de ses yeux étaient rougis d'avoir été trop frottés, la peau irritée par trop de larmes. Plantée sur le seuil de son appartement, elle regardait Resnick, à moitié brisée par son sentiment de culpabilité.

– Madame Summers ?

– Edith Summers, oui.

– Nous pourrions peut-être entrer ?

Reculant d'un pas, elle conduisit Resnick le long d'un petit couloir qui menait au salon : un téléviseur, un aquarium, un ouvrage de tricot en cours, quelques photos de guingois dans leurs cadres. Sur l'écran, un homme en perruque et smoking blanc s'employait à persuader, d'une voix à peine audible, un couple d'âge mûr d'aller encore plus loin dans l'humiliation pour gagner un combiné réfrigérateur-congélateur. Dans un coin de la pièce, sous une table carrée à pieds démontables et plateau à bordure dorée, les bras et jambes de plusieurs poupées dépassaient d'un sac en plastique vert.

– Vous êtes la grand-mère de Gloria ?

– Sa mamie, oui.

– Et sa mère ?

– Elle habite ici avec moi.

– La mère ?

– Gloria.

Resnick tenta de chasser de son esprit le martèlement d'une basse électrique mal amplifiée, provenant de l'appartement du dessus. Du hip-hop, ou du rap. Il n'était pas sûr de connaître la différence.

– Personnellement, vous n'avez eu aucune nouvelle de la petite ? demanda Resnick. Personne ne vous a contactée ?

Edith Summers le regarda sans répondre, tripotant le bout de ses cheveux. Resnick s'assit et elle fit de même. Ils se retrouvèrent tous les deux installés dans des fauteuils assortis : accoudoirs arrondis en bois, coussins plats comme des galettes, dossiers garnis de cuir. Resnick regretta de ne pas avoir amené avec lui Lynn Kellogg. Il se demanda s'il ne devrait pas trouver la cuisine, préparer du thé.

– Elle a toujours vécu ici avec moi. C'est moi, pour ainsi dire, qui l'ai élevée.

Sortant un paquet de cigarettes de la poche de son cardigan, Edith Summers le secoua pour en faire sortir une, et l'alluma avec une allumette prise dans une grosse boîte format familial posée sur le radiateur à gaz. Comme celui-ci fonctionnait au ralenti, le cœur des flammes était bleu.

– Comme si c'était ma gosse.

Elle se rassit, lissant machinalement sur ses genoux les plis amples de sa robe serrée à la taille par une ceinture. Le cardigan posé sur ses épaules était orné de torsades en laine noire. Elle ne portait pas de chaussures, mais des mules d'un rose délavé ; sur l'une d'elles tenait encore un pompon de laine couleur blanc cassé. À quelques mèches près, ses cheveux mi-longs semblaient châtain foncé. Difficile de lui donner un âge ; elle pouvait avoir tout aussi bien quarante ans ou cinquante-cinq. Elle a sans doute, se dit Resnick, à peu près le même âge que moi.

– Quelqu'un l'a enlevée, c'est ça ?
– On n'en sait rien.
– Elle a été enlevée par un salopard.
– On n'en sait rien.
– Non, on ne sait fichtre rien !

Une brusque flambée de colère embrasa ses joues. D'un geste rageur, elle monta le son du téléviseur au maximum, puis le coupa net. Sans explication, elle quitta la pièce, pour reparaître un instant plus tard armée d'un balai-lave-pont, dont le manche lui servit à marteler le plafond.

– Arrêtez ce fichu boucan ! hurla-t-elle.
– Madame Summers…, commença Resnick.

À l'étage supérieur, quelqu'un monta le volume davantage encore, et le son de la basse fit vibrer l'air de la pièce.

– Je vais monter leur dire un mot, proposa Resnick.

Edith Summers se rassit.

– Ne vous donnez pas cette peine. Quand ils vous auront vu partir, ce sera deux fois pire.

– La mère de Gloria…, reprit Resnick. Ne serait-il pas possible qu'elle se trouve avec la petite ?

Le rire d'Edith fut âpre et bref.

– Aucune chance.
– Mais elle voit sa fille, quand même ?
– Une fois de temps en temps. Quand l'envie lui en prend.
– Elle habite ici, alors ? Je veux dire, dans cette ville ?
– Oh, oui. Elle habite bien ici.

Resnick sortit son calepin.

– Si vous pouviez m'indiquer une adresse…
– Une adresse ? Je peux vous donner le nom de quelques bars.
– Il faut que nous fassions des vérifications, madame Summers. Nous devons…

– Trouver Gloria, voilà ce qu'il faut faire. Trouvez-la, je vous en supplie. Tenez. Regardez ça.

Elle était de nouveau sur ses pieds, saisissant une première photo puis une autre, se coupant un doigt sur le verre avant de pouvoir en extirper une du cadre.

Resnick découvrit alors une petite fille au visage rond, aux cheveux bouclés en torsades, vêtue d'une robe pâle. C'était la photo qu'on allait découvrir à la une des journaux, et sur des millions d'écrans de télévision, souvent accompagnée de Resnick en personne, ou de son supérieur Jack Skelton – des policiers d'allure respectable, le visage grave comme il sied en de telles circonstances, venus demander qu'on leur communique toute information utile à l'enquête.

Et les informations ne tardèrent pas. Pendant presque deux semaines, ils furent submergés de témoignages, de rumeurs, d'accusations et de prophéties. Puis, comme tout cela ne semblait pas déboucher sur grand-chose, l'intérêt du public s'émoussa. À la place du portrait de Gloria, il n'y avait plus à présent qu'un seul paragraphe au bas de la page cinq. Enfin, quand la police eut suivi toutes les pistes, passé au crible tous les renseignements obtenus, les journaux informèrent leurs lecteurs qu'il n'y avait rien.

Pas d'indices.

Aucune direction vers laquelle orienter les recherches.

Pas de Gloria.

La photo figurait encore çà et là dans la ville, sur quelques affiches maculées, salies et déchirées, ignorées de tous.

Elle a été enlevée par un salopard.

Soixante-trois jours.

3

Chaque fois que Raymond portait ses doigts à son visage, il sentait cette odeur. Qui vivait là. Sur ses bras, aussi, à l'intérieur. À l'endroit où le quartier de viande se plaquait contre lui, lorsque, d'un dernier effort, il le libérait du crochet mobile suspendu au rail du convoyeur, qui courait tout le long de la cour couverte de l'entrepôt. Il avait beau se frotter énergiquement, se récurant la peau à la pierre ponce, à la brosse dure, il ne parvenait jamais à s'en débarrasser. Elle imprégnait ses doigts, ses bras, ses épaules et son dos. Elle s'accrochait à ses cheveux. Shampooing, savon, déodorant, après-rasage, en friction, en atomiseur, ou versé à flots, rien n'y faisait. Raymond traînait cette odeur avec lui, comme une pellicule grise, une seconde peau, une carapace.

– Hé, Ray ! Ray, approche-toi. Écoute. Si tu veux, je peux te trouver du boulot.

– Laisse-le, Terry. Laisse tomber. Gaspille pas ta salive.

– Non, non. Je plaisante pas. C'est sérieux. Je connais un type, je peux lui glisser un mot.

– Si Ray voulait du boulot, il traînerait pas au lit tous les matins.

– C'est pas comme s'il en avait vraiment besoin…

– Mon pied au cul, c'est de ça qu'il aurait besoin.

– Jacky, c'est plus un môme. C'est un homme, maintenant.

– Un homme ! Regarde-le.

– Qu'est-ce que tu lui reproches ?

– Qu'est-ce que je lui reproche pas, tu veux dire.

– Tout ce qu'il lui faut, c'est un boulot.

– Et le reste.

– Jacky !

– De toute façon, ça l'intéresse pas. Des boulots, il en a eu tellement qu'il savait plus où donner de la tête. Et combien de temps il les a gardés, les uns comme les autres ? Trois semaines, pas plus. Peut-être un mois. Une fois, je crois bien qu'une fois il a tenu jusqu'à un mois. Je te le dis, Terry, que ce soit mon fils ou pas, si tu te mets en quatre pour lui, c'est toi qui te retrouveras dans la merde. Il le mérite pas.

– C'est quand même la chair de ta chair.

– Des fois, je me demande.

– Jacky !

– Quoi ?

– Donne-lui une chance.

– Si ça te fait tellement plaisir, te gêne surtout pas, toi, pour lui en donner une.

– C'est ce que je dis. Moi, je peux l'aider. Ray ! Raymond, attends, écoute-moi. Ce type que j'ai rencontré au billard, je pourrais lui demander un service. La seule chose, c'est que tu dois me promettre de te montrer à la hauteur.

– Tu rêves !

– Jacky !

– Quoi ?

– Qu'est-ce que tu en dis, Ray ? Ça t'intéresse, ou pas ?

Le père de Raymond et son oncle Terry parlaient dans leur bar habituel, presque une année plus tôt. Une pinte de Shippos, une pinte de panaché, pour

Raymond une demi-pinte de bière allemande qu'il faisait durer depuis bientôt une heure. Il n'a pas envie que son père l'accuse de ne jamais payer son coup, de ne pas payer sa tournée.

– Une boucherie. Un grossiste. Du côté du terrain communal.

– C'est l'abattoir, qui se trouve là-bas, dit le père de Raymond.

– Non, c'est *à côté* de l'abattoir.

– J'ai pas envie de travailler à l'abattoir, dit Raymond.

– Toi, dit son père, t'as envie de travailler nulle part.

– C'est pas *dans* l'abattoir, insista son oncle. C'est tout près de là. Juste derrière, pour ainsi dire.

– Pratique, dit son père.

Raymond était passé par là, de nuit, en tournant à droite après la rue de l'Incinérateur. À travers le mur, on entendait un bourdonnement régulier de moteur électrique, et une odeur lourde s'échappait dans l'atmosphère, tellement forte, parfois, qu'elle vous prenait à la gorge ; il fallait retenir son souffle et presser le pas avant que votre estomac se soulève, que vos yeux commencent à pleurer.

– Ray-o…, demanda son oncle, vidant son verre avant de se lever pour en chercher un autre. Qu'est-ce que t'en penses ?

– Je le sais, moi, ce qu'il en pense, fit son père en passant son propre verre à Terry. Il se dit que s'il peut continuer à vivre à mes crochets encore un moment, il voit pas pourquoi il se fatiguerait.

– Parles-en à ton copain, demanda Raymond à son oncle. Dis-lui que je voudrais bien faire ce boulot.

– Bravo !

Souriant jusqu'aux oreilles, oncle Terry ramassa le verre de Raymond en plus des deux autres.

– Et pourquoi que t'irais bosser là-bas, bordel de merde ! cracha son père, son visage tout près de celui de Raymond. Pourquoi tu irais dire à ce type que tu veux travailler dans sa saloperie d'abattoir ?

– Comme ça, au moins, je serai plus dans tes pattes, répondit Raymond en évitant le regard de son père. Tu pourras plus m'engueuler toute la sainte journée.

– Espèce de nœud ! Une fois sur deux, tu oublierais de te torcher le cul si y avait pas quelqu'un pour t'y faire penser.

– On verra.

– Ça, oui, on verra, c'est sûr. On te verra revenir à la maison en pleurnichant, la queue entre les jambes. C'est tout ce qu'on risque de voir.

– Et voilà ! (L'oncle de Raymond éclaboussa la table en posant les verres.) Buvons à la santé du nouveau travailleur. Enfin, c'est tout comme.

Et, tendant le bras, il pinça l'oreille de Raymond et il lui adressa un clin d'œil appuyé.

La maison était située dans une impasse à l'est de Lenton Boulevard, dont l'entrée était encadrée par une école maternelle à droite, un bar sur la gauche. Derrière, des tours d'habitation de béton gris surgissaient du terrain vague mi-herbe, mi-goudron. Comme la plupart des maisons toutes identiques de la ruelle, celle-ci avait été achetée pour une bouchée de pain, à peine rénovée, et louée à des ouvriers ou des étudiants – les « professions libérales » ou les universitaires honoraient de leur présence le quartier du parc et la périphérie, préférant de vrais appartements à de simples chambres.

Celle de Raymond se trouvait au premier, sur l'arrière de la maison. Il avait juste assez de place pour un lit étroit, une penderie en mélamine, une commode à

trois tiroirs et une chaise. Le propriétaire avait promis une table, qui n'était jamais venue ; mais Raymond dînait avec son assiette sur les genoux, les yeux rivés à l'image pas très stable d'un téléviseur noir et blanc, et son petit déjeuner se résumait à une tasse de café instantané et une tranche mince de pain grillé qu'il avalait tout en s'habillant. Alors, qu'est-ce qu'il aurait fait d'une table ?

Dans le salon partagé par tous les locataires, un canapé et deux fauteuils avachis, aux accoudoirs marqués de brûlures de cigarettes, étaient disposés autour d'un téléviseur et d'un magnétoscope loués en commun, et de quelques cassettes vidéo, louées elles aussi : *L'Amour à la sauvette, L'Enfer du désir au Sunset Motel, American Ninja 4 : l'anéantissement*. Dans la cuisine, des tasses sales et des bols incrustés de nourriture débordaient de l'égouttoir et de l'évier, jusque sur le plancher ; la graisse de bacon étalée autour du gril aurait suffi à enduire le corps d'un nageur désireux de traverser la Manche. De temps à autre, l'un ou l'autre des cinq locataires du moment établissait un tableau de roulement des tâches ménagères, et le collait sur la porte du frigo. En moins d'une semaine, quelqu'un l'arrachait pour rédiger une note destinée au laitier, ou pour allumer une cigarette.

Raymond restait sur son quant-à-soi, se contentant de marmonner « bonjour » et « au revoir » ; simplement, il énervait les autres par sa manie de s'enfermer, en rentrant du travail, pendant des heures dans la salle de bains, laissant couler l'eau chaude jusqu'à ce que le ballon soit vide, et que tous les robinets de la maison ne déversent plus que de l'eau froide.

Ce dimanche-là, Raymond s'était limité à quarante minutes. Il serait resté plus longtemps si la porte n'avait pas reçu des séries de coups de pied rageurs, et s'il n'avait pas essuyé une telle déferlante d'insinua-

tions désobligeantes quant à la nature des perversions auxquelles il se livrait sous couvert d'une hygiène excessive.

Sortant de la salle de bains, il se dépêcha de descendre l'escalier au tapis râpé pour regagner sa chambre, tout en sondant ses conduits auditifs à l'aide d'un coton-tige. Le petit miroir sans cadre posé sur le rebord de la fenêtre lui révéla une rangée incurvée de petits boutons – des blancs, pas des points noirs – au coin de son œil gauche. Il les fit éclater entre ses ongles, qu'il essuya sous les bras de son sweat-shirt bleu foncé, où il y avait peu de chances que cela se voie. Il portait un pantalon de velours marron, dix livres en solde chez H & M, des chaussures noires à bout renforcé qui auraient pu passer pour des Doc Martens mais n'en étaient pas, des chaussettes rouge et marron à motifs. Ouvrant sa penderie, il ôta son blouson de cuir du cintre métallique, heureux de constater qu'il pendait un peu plus bas d'un côté – à cause du poids du couteau.

4

Pour l'instant, l'ambiance était encore calme, au Club polonais. Une musique enregistrée filtrait à travers la porte de la salle voisine. Au bar, les buveurs de vodka étaient alignés sur une seule rangée. Resnick se laissa conduire jusqu'à une table d'angle, bien à l'écart de la foule qui ne tarderait pas à venir, et des couples qui, inévitablement, allaient se mettre à danser. Il avait été à peine surpris de l'appel de Marian Witzak, et plutôt ravi de ne pas avoir à prendre de décision. C'était un sujet de discorde, bien des années plus tôt, quand il était jeune officier de police et encore marié à Elaine, que ses soirées de liberté soient si rares et si espacées. À présent, elles lui semblaient trop nombreuses.

– Cela ne t'a pas ennuyé que je téléphone ?

Resnick versa le reste de sa Pilsner Urquel dans son verre et secoua la tête.

– Je t'ai appelé à la dernière minute…

– Aucun inconvénient.

– Je me demandais si, peut-être, tu n'avais pas trouvé cela grossier ?

– Marian, c'est très bien comme ça.

– Tu sais, Charles… (Elle marqua une pause et ses doigts, étroits et longs, suivirent les contours du pied de son verre. Resnick pensa au piano de Marian, près des portes-fenêtres du salon, à une partition de polo-

naise, aux touches d'ivoire qui jaunissaient doucement.) … parfois, je me dis, s'il ne fallait compter que sur toi pour renouer le contact, rarement nous nous rencontrerions.

Bien qu'ayant passé toute sa vie d'adulte en Angleterre, Marian parlait encore comme si elle avait appris l'anglais grâce à d'innombrables épisodes de *La Saga des Forsyte* vus en noir et blanc dans une copie rayée, et à des cours particuliers consacrés à reproduire les exemples donnés par le professeur.

« This is a pencil. What is this ? »

« This is a pencil. »

Elle portait une robe noire unie à col montant et une ceinture blanche, attachée sur le côté par un nœud lâche. Comme à l'accoutumée, ses cheveux étaient sévèrement tirés en arrière, et maintenus en place de façon précise par des épingles.

– Tu sais, Charles, je devais aller au théâtre, ce soir. Shakespeare. Une troupe de Londres qui fait une tournée, excellente, je crois. Dont on n'entend que des louanges. Toute la semaine, je me suis fait une fête à l'avance de cette soirée. Ce n'est pas si fréquent que la culture soit à l'honneur dans cette ville. (Marian Witzak prit une gorgée de sa consommation et secoua la tête.) C'est vraiment dommage.

– Eh bien ? Que s'est-il passé ? demanda Resnick. La représentation est annulée ?

– Oh, non.

– Ils jouent à guichets fermés ?

Marian laissa échapper un soupir discret, très distingué, comme ceux qui faisaient autrefois battre plus vite le cœur des hommes dans les salons mondains.

– Mes amis, Charles, ceux qui devaient m'emmener… Tard cet après-midi ils ont téléphoné. Déjà je choisissais ma robe. Le mari est malade ; Frieda, elle, n'a jamais appris à conduire… (Regardant Resnick en

biais, elle sourit.) Je me suis dit, peu importe, j'irai seule, je prendrai tout de même plaisir à voir la pièce. Je fais couler mon bain, je continue à me préparer, mais tout le temps, au fond de moi, je sais, Charles, que je ne pourrai jamais aller là-bas toute seule.

– Marian.

– Oui ?

– Je ne vois pas très bien ce que tu essaies de me dire.

– Charles, quel soir sommes-nous ? C'est samedi soir. Le vendredi, le samedi, ce n'est plus très prudent pour une femme, pour une femme comme moi, de sortir seule en ville le soir.

Resnick jeta un regard à son verre et à la bouteille de Pilsner posée à côté ; les deux étaient vides.

– Tu aurais pu demander un taxi.

– Et pour rentrer ? J'ai téléphoné au théâtre. La représentation se termine à dix heures trente-cinq. Tu connais les seuls endroits où on peut trouver un taxi à une heure pareille, Charles. Il faut refaire tout le chemin jusqu'à la place, ou bien aller du côté de l'hôtel Victoria. Et sur tous les trottoirs, où que l'on aille, il y a ces bandes de jeunes gens… (Deux cercles de couleur vive soulignaient ses pommettes hautes, accentuant la pâleur de son visage, ses joues concaves.) Ce n'est pas sans danger, Charles. Plus maintenant. C'est comme si, petit à petit, ils avaient pris le pouvoir. Ils sont insolents, ils vous apostrophent, et nous devons regarder de l'autre côté. Ou rester chez nous et pousser le verrou de notre porte.

Resnick avait envie de la contredire, d'affirmer qu'elle exagérait, que la situation n'était pas aussi grave. Mais il garda le silence. Tripotant son verre, il repensa à la mise en garde d'un officier supérieur, à la conférence de la Fédération. Selon lui, la police risquait de perdre le contrôle de la rue, sachant que

dans certaines villes, et pas seulement à Londres, leurs collègues portaient systématiquement des gilets pare-balles dans leurs voitures quand ils effectuaient des rondes le week-end.

Marian lui toucha la main.

– Nous n'avons pas besoin de remonter si loin dans le passé, Charles, pour nous souvenir de rues sillonnées par des bandes de jeunes gens en maraude. À cette époque, nous avions le droit d'avoir peur.

– Marian, il ne s'agissait pas de nous, mais de nos parents. De nos grands-parents, même.

– Et alors ? C'est une raison suffisante pour oublier ?

– Ce n'est pas ce que j'ai dit.

– Alors quoi ?

– Ce n'est pas la même chose.

Les yeux de Marian étaient sombres comme une pierre marbrée, comme la terre fraîchement retournée.

– C'est à cause de ces jeunes gens que nos familles ont fui. Celles qui n'étaient pas en prison, ni dans le ghetto, ni déjà mortes. Si nous oublions ces faits, comment pourraient-ils ne pas se reproduire ?

Cela faisait près d'une heure, le temps de boire deux pintes et demie, que Raymond était installé à la Malt House, à regarder les filles entrer et sortir en bandes, voix haut perchées et tenues aux couleurs vives. Dans un coin de la salle, un DJ passait des chansons dont Raymond se souvenait à moitié, sans jamais connaître les paroles ni le nom de l'interprète. De temps à autre, seulement, un morceau lui rappelait quelque chose, Van Halen, ZZ Top, un de ces groupes blancs qui vous agressaient avec des tonnes de décibels.

Raymond commençait à ne plus tenir en place ; il essayait de ne pas faire attention aux jeunes massés

près du bar, qui jetaient un œil dans sa direction à tout instant, dans l'espoir de le voir les regarder à son tour, hausser un sourcil, réagir. Oh, il savait bien qu'ils ne commenceraient rien sur place ; ils attendraient que Raymond se lève pour partir et ils le suivraient dans la rue. Quelques invectives lancées derrière lui quand il tournerait pour descendre vers la mairie, puis ils le bousculeraient au passage au moment de le dépasser, déployés en éventail de chaque côté de lui. Pas plus tard que la semaine précédente, Raymond avait vu un type propulsé de force dans l'entrée d'un magasin de vêtements, à cet endroit-là, dans la même rue. Quand ils en avaient eu fini avec lui, les yeux du gars commençaient à se fermer, et son visage ressemblait à ce que Raymond transportait sur son épaule, au boulot, quelque chose d'assez sanguinolent pour tacher son bleu de travail.

Encore qu'avec Raymond, ils n'auraient pas la tâche aussi facile ; pas aussi facile qu'avant, en tout cas. À présent, il avait du répondant.

Raymond se rendit à l'autre bout du comptoir. Encore une demi-pinte, et puis il serait temps d'aller voir ailleurs. Une fille, qui riait aux éclats, le heurta avec son bras en faisant un grand geste au moment où il passait. Elle rit de plus belle, sa tête aux cheveux blonds permanentés pivota vers lui, son regard, vif et gourmand, le jaugeant d'un seul coup d'œil et le rejetant aussitôt. Raymond attendit qu'on le serve, observant à moitié la fille, une robe bleue aux bretelles plus étroites que son propre petit doigt, plaquée contre la peau pâle de son dos. Il la vit fermer les yeux un instant, chanter en même temps que la musique, une merde quelconque de style *soul* qui avait fait un malheur l'année précédente. Toujours les mêmes paroles nulles, toujours *touche-moi, chérie*, et encore *jusqu'au bout de la nuit*. Son verre à la main, Raymond s'écarta

du comptoir. La fille était perchée sur un tabouret, à présent. Elle avait son âge, ou un peu moins. Raymond se rappelait avoir vu ce chanteur, ou plutôt son clip, à la télé. Un de ces gros nègres en chemise à jabot, nœud papillon et habit de soirée. Raymond n'était pas sûr qu'il s'agissait bien du même, mais quelle importance ? En se trémoussant, les spectatrices ôtaient leurs culottes blanches et les lançaient sur la scène, pour que le type puisse éponger son visage en sueur. En regardant la fille, à présent, Raymond sentait son estomac se soulever.

– Hé ! Toi, là-bas ! Qu'est-ce que tu crois regarder comme ça ?

Reposant son verre à moitié plein, Raymond s'en alla.

*

– Charles, tu ne devrais pas partir tout de suite, il est encore tôt. (Un sourire, discret mais implorant.) Nous pourrions danser.

La dernière fois que Resnick avait dansé avec Marian au Club, son ex-épouse les avait accostés alors qu'ils quittaient la piste. Il avait aussitôt reconnu la voix d'Elaine, mais pas son visage ; pas ses cheveux, toujours si méticuleusement coiffés, mis en plis, brossés et démêlés, à présent raides et secs et coupés en dépit du bon sens ; ni sa peau tavelée, ni ses vêtements tachés ; pas son visage. Sa voix, son ton accusateur.

Toutes les lettres que je t'ai envoyées, auxquelles tu n'as pas répondu. Toutes ces fois où je t'ai appelé, au bord du désespoir, et où tu m'as raccroché au nez.

Si Resnick n'était pas parti aussitôt, il l'aurait giflée – le seul acte répréhensible qu'il n'avait jamais commis.

Resnick n'avait pas envie de danser. Il prit congé de Marian, effleurant sa joue poudrée du bout des lèvres. Quand il rentrerait chez lui, ses chats lui feraient fête, sautant sur le mur de pierre pour quêter la chaleur d'une caresse, se faufilant entre ses jambes tandis qu'il approcherait de la porte d'entrée. Bien sûr, il les avait nourris avant de partir. Mais à présent, il était de retour, n'est-ce pas, et il ne manquerait pas de leur donner une ration de croquettes, et quelques lamelles de fromage si, comme il le faisait souvent, comme il en avait l'habitude, il se préparait un sandwich ; et un peu de lait, réchauffé doucement dans la casserole s'il se sentait d'humeur bienveillante.

Dans sa main luisaient, sombres, opulents et lisses, des grains de café du Nicaragua. À quelques minutes près, il n'était pas encore dix heures. Elaine avait surgi des ténèbres pour revenir dans sa vie, dans sa maison, et il n'avait pas voulu d'elle, sinon comme vecteur de sa colère, comme source de chagrin. Pourtant, après qu'elle lui eut parlé de l'échec de son remariage, et de tout ce qui l'avait suivi, Resnick n'avait rien désiré de plus que de prendre Elaine dans ses bras et de chercher l'absolution pour eux deux. Il ne l'avait même pas fait. Elaine était repartie, sans lui dire où elle allait, refusant de lui répondre. Et depuis, Resnick n'avait eu d'elle aucune nouvelle.

Emportant son café dans le salon, Resnick se versa un scotch confortable, posa sa tasse et son verre sur le plancher, de part et d'autre de son fauteuil à haut dossier. Il n'avait pas allumé le plafonnier, et le témoin de veille de la stéréo brillait d'un rouge vif. Sans vraiment savoir pourquoi, il commença à passer des disques de Thelonious Monk. Un piano, parfois un vibraphone, avec une contrebasse et une batterie. Des mains qui attaquaient les thèmes en coin, de façon oblique, destructurée. *Well, You Needn't* ; *Off Minor* ;

Évidence ; *Ask Me Now*. Elaine avait fait un jour ce commentaire malveillant : « On dirait qu'il joue avec les coudes. » Ma foi, il fallait bien reconnaître que cela lui arrivait.

Raymond avait tenté d'aller boire un dernier verre au Nelson, mais l'un des videurs l'avait pris en grippe et refusé de le laisser entrer. Résultat : il s'était retrouvé dans le bar même où il avait rencontré son agresseur, juste une semaine plus tôt. La soirée étant bien avancée, il se sentait suffisamment courageux pour espérer presque que le type serait là de nouveau. Mais non. Raymond se retrouva coincé à l'autre bout du comptoir, dont le rebord, envahi de verres vides, lui rentrait dans le dos. Ce n'est qu'après avoir réussi à se dégager un peu vers la gauche qu'il remarqua la fille. Pas pomponnée, vulgaire, comme celle de la Malt House, elle avait des cheveux châtains et raides coupés pour encadrer sa figure. Quant au visage lui-même, sans être franchement laid, il n'avait rien de remarquable.

Assise à une table dont toutes les autres places étaient occupées, elle avait tourné sa chaise à angle droit, comme pour faire comprendre qu'elle n'était pas accompagnée. Elle croisait les jambes ; sa jupe noire remontait au-dessus des genoux, et son haut de couleur blanche pendait par-dessus la jupe, ample et soyeux, un tissu qui devait être agréable à toucher. Dans la demi-pinte posée près de son coude, il y avait un liquide d'un rouge bizarre ; un mélange, se dit Raymond, de bière et de cassis. Quand elle se rendit compte que Raymond la regardait, elle ne détourna pas la tête.

5

– Sara, alors ?
– Oui, Sara.
– Sans H ?
– Sans.
– Ma cousine, elle s'appelle Sarah. Seulement, c'est avec un H.
– Ah.

Raymond n'arrivait pas à croire à sa chance. Quand elle avait fini sa consommation, il s'était frayé un chemin à travers le bar et l'avait rattrapée avant qu'elle n'atteigne la porte.

– *Bonsoir*.
– Salut.

Ils étaient restés plantés plusieurs minutes devant les cabines téléphoniques, en face de chez Tates, le marchand de vin, et du magasin Next. Les gens les bousculaient en les contournant, pressés d'aller en boîte, au Jivago, au Madison. Moteur au ralenti, une camionnette de la police était garée le long du trottoir. Sara attendait qu'il dise quelque chose, Raymond s'en doutait bien, mais il ne savait pas de quoi il aurait bien pu parler.

– Si tu veux, on pourrait…
– Oui ?
– Manger une pizza ?
– Non.